
ALBERT CAMUS, *Discours de Suède*

Discours de réception du Prix Nobel de littérature,
prononcé à Oslo, le 10 décembre 1957

En recevant la distinction dont votre libre Académie a bien voulu m'honorer, ma gratitude était d'autant plus profonde que je mesurais à quel point cette récompense dépassait mes mérites personnels. Tout homme et, à plus forte raison, tout artiste, désire être reconnu. Je le désire aussi. Mais il ne m'a pas été possible d'apprendre votre décision sans comparer son retentissement à ce que je suis réellement. Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier, habitué à vivre dans la solitude du travail ou dans les retraites de l'amitié, n'aurait-il pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ? De quel cœur aussi pouvait-il recevoir cet honneur à l'heure où, en Europe, d'autres écrivains, parmi les plus grands, sont réduits au silence, et dans le temps même où sa terre natale connaît un malheur incessant ?

J'ai connu ce désarroi et ce trouble intérieur. Pour retrouver la paix, il m'a fallu, en somme, me mettre en règle avec un sort trop généreux. Et, puisque je ne pouvais m'égaliser à lui en m'appuyant sur mes seuls mérites, je n'ai rien trouvé d'autre pour m'aider que ce qui m'a soutenu, dans les circonstances les plus contraires, tout au long de ma vie : l'idée que je me fais de mon art et du rôle de l'écrivain. Permettez seulement que, dans un sentiment de reconnaissance et d'amitié, je vous dise, aussi simplement que je le pourrai, quelle est cette idée.

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent, apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-

chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et, s'ils ont un parti à prendre en ce monde, ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne régnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel.

Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Ou, sinon, le voici seul et privé de son art. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil, chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence et à le faire retentir par les moyens de l'art.

Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais, dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté. Puisque sa vocation est de réunir le plus grand nombre d'hommes possible, elle ne peut s'accommoder du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes. Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir — le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression.

Pendant plus de vingt ans d'une histoire démentielle, perdu sans secours, comme tous les hommes de mon âge, dans les convulsions du temps, j'ai été soutenu ainsi par le sentiment obscur qu'écrire était aujourd'hui un honneur,

96 parce que cet acte obligeait, et obligeait à ne pas
écrire seulement. Il m'obligeait particulièrement à
porter, tel que j'étais et selon mes forces, avec
99 tous ceux qui vivaient la même histoire, le mal-
heur et l'espérance que nous partagions. Ces
hommes, nés au début de la première guerre
102 mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où
s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et les
premiers procès révolutionnaires ont été confron-
tés ensuite, pour parfaire leur éducation, à la
105 guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale,
à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la
torture et des prisons, doivent aujourd'hui élever
108 leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé
de destruction nucléaire. Personne, je suppose, ne
peut leur demander d'être optimistes. Et je suis
111 même d'avis que nous devons comprendre, sans
cesser de lutter contre eux, l'erreur de ceux qui,
114 par une surenchère de désespoir, ont revendiqué
le droit au déshonneur, et se sont rués dans les
nihilismes de l'époque. Mais il reste que la plupart
117 d'entre nous, dans mon pays et en Europe, ont
refusé ce nihilisme et se sont mis à la recherche
d'une légitimité. Il leur a fallu se forger un art de
120 vivre par temps de catastrophe, pour naître une
seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert,
contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre
123 histoire.

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à
refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle
126 ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus
grande. Elle consiste à empêcher que le monde
ne se défasse. Héritière d'une histoire corrompue
129 où se mêlent les révolutions déchues, les techni-
ques devenues folles, les dieux morts et les idéo-
logies exténuées, où de médiocres pouvoirs peu-
132 vent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus
convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à
se faire la servante de la haine et de l'oppression,
135 cette génération a dû, en elle-même et autour
d'elle, restaurer à partir de ses seules négations un
peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir.
138 Devant un monde menacé de désintégration, où
nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour
toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle
141 devrait, dans une sorte de course folle contre la
montre, restaurer entre les nations une paix qui
ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nou-
144 veau travail et culture, et refaire avec tous les
hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr
qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche im-
147 mense, mais il est sûr que, partout dans le monde,

elle tient déjà son double pari de vérité et de
liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine
150 pour lui. C'est elle qui mérite d'être saluée et
encouragée partout où elle se trouve, et surtout
là où elle se sacrifie. C'est sur elle, en tout cas,
153 que, certain de votre accord profond, je vou-
drais reporter l'honneur que vous venez de me
faire.

Du même coup, après avoir dit la noblesse du
métier d'écrire, j'aurais remis l'écrivain à sa vraie
place, n'ayant d'autres titres que ceux qu'il partage
156 avec ses compagnons de lutte, vulnérable mais
entêté, injuste et passionné de justice, construi-
sant son œuvre sans honte ni orgueil à la vue de
159 tous, toujours partagé entre la douleur et la beau-
té, et voué enfin à tirer de son être double les
créations qu'il essaie obstinément d'édifier dans le
162 mouvement destructeur de l'histoire. Qui, après
cela, pourrait attendre de lui des solutions toutes
faites et de belles morales ? La vérité est mysté-
165 rieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté
est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante.
Nous devons marcher vers ces deux buts, pénib-
168 lement, mais résolument, certains d'avance de
nos défaillances sur un si long chemin. Quel écri-
vain dès lors oserait, dans la bonne conscience, se
171 faire prêcheur de vertu ? Quant à moi, il me faut
dire une fois de plus que je ne suis rien de tout
cela. Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au
174 bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi. Mais
bien que cette nostalgie explique beaucoup de
mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans
177 doute à mieux comprendre mon métier, elle
m'aide encore à me tenir, aveuglément, auprès de
tous ces hommes silencieux qui ne supportent
180 dans le monde la vie qui leur est faite que par le
souvenir ou le retour de brefs et libres bonheurs.

Ramené ainsi à ce que je suis réellement, à mes
186 limites, à mes dettes, comme à ma foi difficile, je
me sens plus libre de vous montrer, pour finir,
l'étendue et la générosité de la distinction que
189 vous venez de m'accorder, plus libre de vous dire
aussi que je voudrais la recevoir comme un hom-
mage rendu à tous ceux qui, partageant le même
192 combat, n'en ont reçu aucun privilège, mais ont
connu au contraire malheur et persécution. Il me
restera alors à vous en remercier, du fond du
195 cœur, et à vous faire publiquement, en témoignage
personnel de gratitude, la même et ancienne pro-
messe de fidélité que chaque artiste vrai, chaque
198 jour, se fait à lui-même, dans le silence.